



*Sophie*

D'APRÈS BALTHUS, HANS BELLMER ET PAUL ÉLUARD

Une création de  
Christine Armanger  
[Compagnie Louve]

# REVUE DE PRESSE

## YVES-NOËL GENOD, LE DISPARITEUR

21 novembre 2014 - par Yves-Noël Genod

### **Sophie**

Christine m'a eu. C'est-à-dire elle m'a envoyé un mail à 6h alors je lui ai dit que j'en avais marre d'être alité et que je projetais d'aller à la danse et que, d'accord, comme la Loge, c'est juste derrière le cours de danse, ok, qu'elle me mette une place, je verrai ce que je pourrai, je promets rien. J'aurais pas dû aller à la danse, je crois que j'ai fait une grosse connerie, mais je suis allé à la Loge et comme j'avais très mal, en fait, je me suis allongé sur le banc, heureusement un banc était libre et j'ai « suivi » le spectacle comme dans la caverne de Platon, je n'en ai vu que des ombres. Donc mes sensations sont assez personnelles, si vous voulez, mais je crois que ce spectacle est très bien. C'est un faux solo (la fille a son régisseur) d'une atmosphère extrême, je ne vais presque jamais à la Loge, mais ce qu'en fait Christine Armanger est un bijou. Un underground de rêve. On est « vraiment » à Paris, mais on est aussi vraiment à Londres ou vraiment à Macao. Quant aux époques, ça oscille, c'est beaucoup d'époques, très baudelairiennes, très Edgar Poe, très gothiques, très sorcière, très sexy. Il y a un effet de feu, très joli de ma caverne. Ce n'est pas la première fois que je vois un spectacle de Christine Armanger, j'adore positivement, c'est tellement personnel, tellement pur, tellement bien représenté. Ce sont des images faites avec rien, des bouts de ficelles, mais d'une beauté surnaturelle — ou à cause de cela, les bouts de ficelle, surnaturelle, butoh, contes d'Hoffmann, Pina Bausch, je ne peux rien dire, je n'ai rien vu...

# Un Soir Ou Un Autre

Danse Theatre Sons Partis Pris Mots Buto Amnésies

20 novembre 2014 - par Guy Degeorges

## **Elle a tout d'une grande**

On a eu le temps de s'habituer, d'emprunter les jouets de Sophie sur la scène devenue chambre. Des bruits de miroirs qui se brisent ; on passe sans tarder de l'autre côté. En remontant peu à peu aux sources de notre trouble : Sophie, à l'instar d'Alice, a dû prendre une potion pour grandir en femme tout en restant fille. Ou aussi c'est l'artiste qui explore les fantasmes en germe dans l'enfance. Elle joue dans l'entre-deux, la connivence travestie en naïveté. Les martinets sont sans surprise des jouets pour adultes, et d'autres objets sont détournés dans tous sens. Dans ces conditions il est remarquable que le résultat soit tout sauf scabreux. C'est autant une question d'intelligence que de charme, d'ironie bien placée, de poésie tout autant. Le vertige se partage quand elle tourne à s'en étourdir, ou devient poupée mécanique. Les poses languides ou étonnées renvoient à des images familières. À force de jeux de miroirs entre les âges, d'effets de contraste et de tailles on se dit qu'il ne peut ce soir exister d'innocence dans cet espace clos. L'insouciance d'un après-midi de canicule est menacée par le bruit des essaims d'abeilles, la robe blanche menacée par un scorpion noir.

Sophie grandit sous les patronages de Balthus, Hans Bellmer, Paul Eluard. Un autre poète a écrit que le génie n'est que l'enfance nettement formulée, douée maintenant, pour s'exprimer, d'organes virils et puissants.





24 novembre 2014 - par Xavier Henry

Il est très étonnant et inattendu de se retrouver tout à coup au milieu d'un rêve, d'une ambiance de rêve, d'un esprit de rêve, et que ce rêve ne soit pas le mien mais celui d'un autre, d'une autre, de beaucoup d'autres, de faire irruption au cœur d'un rêve partagé. Le rêve d'une enfance aux douceurs de fleurs séchées et aux jouets désuets, d'une enfance fantasmée et soupirée au creux d'une oreille.

Dès notre entrée dans la salle, la Sophie de Christine Armanger nous emporte dans un autre monde, le sien, mais qui pourrait devenir le nôtre si nous acceptons de nous libérer nos oripeaux d'adultes aussi simplement que nous abandonnons nos manteaux d'hiver. Dans la salle, des jeux de criquet, de la barbe à papa, des puzzles blancs, mais pas un bruit car nous avons été prévenus : Maman peut faire irruption à tout moment et nous devons alors regagner sagement nos places.

Quand la lumière se retire, ce n'est pas Maman qui apparaît mais Sophie, dans une pénombre troublante et une musique incongrues.

L'image de cette fille-femme, de cette femme-fille ou peut-être, tout simplement, de cette femme-rêve, nous imprègne l'œil et la pensée. Graphiquement, Christine Armanger a dit tout ce qu'elle souhaitait devoir à Balthus et c'est effectivement dans cette communauté de pensée que les images qu'elles nous présente se situent. Mais ces images n'ont pas la dureté réelle qu'avaient celles du peintre. De l'esprit, Christine Armanger a fait âme et en troquant le pinceau pour un corps, elle atténue la gêne et renforce le trouble onirique.

La femme-rêve qu'est Sophie nous fait entrer dans son univers, dans son monde, dans sa chambre. Dans ce cabinet de curiosité étrange et étonnant où se côtoient les fleurs séchées et les flamands roses, ou un sombre scorpion contraste sur une peau blanche.

Moments après moments, dans une infinie douceur qui ménage pourtant des troubles surpris, Christine Armanger nous présente cette fille qui rêve un rêve de femme.

Tout se déroule dans ce monde de pénombre et de poésie où si peu de mots sont prononcés. Lorsque survient une étonnante danse orangée, où les pans d'un peignoir se mêlent à deux martinets, j'ai vu Sophie devenir femme.

C'est un matériau délicat et difficile que Christine Armanger a décidé de manier avec cette nouvelle création. Un matériau qui mêle trouble et étrangeté, qui mêle rire et poésie, qui mêle enfance et sexualité.

Mais c'est un moment gracieux et élégant qu'il nous est permis de vivre en compagnie de cette étrange Sophie et c'est dans un équilibre parfait entre inventivité visuelle et maîtrise corporelle que Christine Armanger a réussi son pari, cet incroyable portrait de femme-rêve.

# L'Oeil analogique

22 novembre 2014 - par Sacha Perry

## **SOPHIE ou l'extatique vision de CHRISTINE ARMANGER**

Serge Gainsbourg aurait aimé Sophie. Les ingrédients du filtre ? Humour, poésie, érotisme et une héroïne aux cheveux rouges. Avec ce spectacle, Christine Armanger entre en fusion sur la scène car ici, la metteur en scène et l'actrice ne font qu'un. Saluons l'adresse d'une performeuse qui s'expose avec grâce, nous livrant sa vision d'artiste totale. Dès la première séquence, elle nous surprend. Le plateau s'offre d'abord comme objet de tentation. Une salle de jeu vacante, désertée... Nous ne sommes pas au théâtre mais à la foire lorsqu'un rayon de lune glace la scène. La scansion de l'image et du son nous projettent dans un ailleurs et c'est alors qu'une poupée nous apparaît, telle Melody Nelson perdant l'équilibre, la jupe retroussée sur ses pantalons blancs. Et, lorsque nous réalisons nous trouver dans son monde, il est trop tard déjà. Nous n'avons plus qu'à la suivre... Selon un emboîtement de scènes dont la subtilité musicale n'est pas sans rappeler celle des « Kinderszenen » de Robert Schuman, le personnage de Sophie se décortique elle-même. La salle de jeu se transforme en atelier où l'actrice s'abandonne avec une naïveté ensorcelante à d'étranges expériences. Quant au spectateur, il enregistre les variations de la baby doll à l'aide de son œil devenu caméra et, entre deux flashes extatiques, se laisse conter les vers de Paul Éluard. On pense aux Mains Libres, ce recueil de 1937, où le poète fait écho aux dessins de Man Ray, et dresse un portrait imaginaire du Marquis de Sade... Sophie joue les modèles, elle s'alanguit et prend la pose. Nous croyons l'attraper, elle nous échappe. Et, nous nous enfonçons un peu plus dans le labyrinthe où, au détour d'une impasse, nous la retrouvons figée dans une toile de Balthus.

Le théâtre de Christine Armanger est cinématique. Défait de ses inhibitions, décontracté, le spectateur en vient à s'interroger : ne serait-ce pas lui qui, par la force de son imaginaire, déclenche les actions qu'il voit sur la scène ? N'a-t-il pas rêvé ? Ainsi, Sophie nous révèle à nous-mêmes comme êtres désirants. Elle nous capture dans sa machine à fantasme et là, tire les ficelles. Femme-enfant, femme-loup, Salomé ou sorcière, c'est la féminité qu'elle explore sous toutes ses coutures. Christine Armanger nous envoûte et nous initie. Longeant les digues d'un paradis perdu, elle siffle une comptine désinvolte : dans quelle mesure l'artiste ne se débat-il pas toujours avec l'enfant qu'il/elle a été ? C'est à voir et à éprouver au Théâtre de la Loge...



23 novembre 2014 - par Martine Piazzon

Fondée en 2012, la jeune Compagnie Louve possède déjà à son actif deux créations singulières et novatrices intervenant dans le registre performatif et la pluridisciplinarité artistique.

“Pourpre” propose une exploration de l'étrangeté et la violence du désir autour de l'objet qu'est le corps féminin, et “Sophie” décline cette thématique autour de la femme en devenir qu'est la petite fille et la figure symbolique et ambivalente de la poupée.

La comédienne-danseuse Christine Armanger a conçu ce spectacle à partir d'une réflexion nourrie des univers croisés de trois artistes de la même génération nés à l'aube du 20ème siècle hybridés avec les représentations littéraires de la petite fille transgressive que sont Alice de Lewis Carrol et Sophie de la Comtesse de Ségur.

Force est de constater que l'écriture chorégraphique, théâtrale et plastique du spectacle, qui vise à solliciter l'imaginaire du spectateur et à lui proposer une interactivité ludique à partir de l'iconographie du peintre Balthus fasciné par la beauté et la figure ambiguë de l'adolescente et le mystère de la métamorphose lors de la perte de l'innocence de l'enfance et du travail de Hans Bellmer autour de la poupée, objet transitionnel de l'enfant mais également créature érotique propre à explorer la “mécanique du désir” dont les photographies ont inspiré puis illustré la série de poèmes “Jeux vagues de la Poupée” à Paul Eluard, est une parfaite réussite.

En effet, elle ne verse jamais ni dans l'illustration ni dans la transposition et cette variation inspirée se traduit par une création personnelle, originale et aboutie portée par l'incarnation, le jeu et la maîtrise de la dramaturgie du corps de Christine Armanger.

L'espace scénique au coeur d'un dispositif trifrontal évoque une aire de jeux pour enfants sages avec ses puzzles, son parcours de croquet formé de flamants roses et sa machine à barbe à papa que le public est invité à investir avant que ne retentisse une maternelle injonction de gagner les sièges.

De l'obscurité émerge une figure féminine en robe blanche brodée de petite fille qui va s'animer comme une poupée articulée et s'échapper de son petit théâtre intime, traversée du miroir, pour explorer sans inhibition le monde du désir et son étonnant bestiaire composé de flamands rose, scorpion et renards-fourrure.

Cette petite fille chrysalide explore déjà les champs du désir avec un sens aigu de l'érotisme et de ses marges et Christine Armanger lui prête son corps de femme diaphane, chevelure rousse et corps à la peau de lait qui évoque l'archétype féminin du peintre symboliste Jean-Jacques Henner.

La scénographie, de Christine Armanger également, et le travail très élaboré des lumières crépusculaires de Marinette Buchy et du son de Benjamin Thuau, tel par exemple le bruit appuyé de pas dans un escalier qui renvoie à l'escalier bellmerien, installent et soutiennent l'atmosphère d'inquiétante étrangeté dans laquelle l'officiante lance ses rets.

27 novembre 2014 - par Moïra Dalant

Sophie est une jeune femme ou une petite fille, qui s’amuse de l’Eros sans pudeur et dans une innocence déconcertante. Sophie s’expose à la vue puis se cache, elle rêve et déambule, elle se plaît à nous ensorceler, son corps comme premier matériau, source d’interrogation et d’amusement. Sophie est une petite enfant poupée qui s’ennuie.

Christine Armanger nous invite à la rêverie, dans une atmosphère enfantine et pourtant sensuelle. La Loge se transforme en chambre d’enfant où le jeu de croquet côtoie les barbes à papa, les flamands roses y poussent comme de grandes fleurs. Redevenir enfant est la règle du jeu, si le même est insolent c’est encore mieux.

Dans le monde de Sophie, la solitude s’interroge, le rapport de soi à soi, qui est-on quand on est seul ? Qui est cette enfant ? Quel est son rapport au monde ? Elle se laisse porter, et vagabonde dans les tréfonds de son imagination, loin des interdits et préjugés sociaux, elle crée son éthique propre d’enfant espiègle.

Ici le temps est suspendu ; les formes s’érotisent et s’infantilisent. Tout est prétexte au jeu et à la sensualité : « c’est une fille, à quoi joue t-elle ? ». Des nuées d’insectes et de nuages envahissent l’espace scénique, les mots et imageries du poète Paul Eluard accompagnent les déambulations de la fille, petites paroles fragiles, un peu trop fragiles sans doute. L’espace est clos et pourtant ouvert sur l’infiniment grand et l’infiniment petit. On s’arrête sur un détail, un pied de chaise, un coffre au trésor, une boucle mal peignée. Une chose infime devient mystère, magie pour elle. Sophie allume des flambeaux imaginaires, devient princesse puis souillon. Comme un roman à tiroirs, de nouveaux possibles surgissent sans cesse.

Christine Armanger nous interpelle, spectateurs joueurs et spectateurs qui contemplent. La pièce qu’elle propose est d’une inventivité et d’une intelligence fine. Elle nous prend la main en douceur et nous invite, en toute impunité, à plonger dans un état de semi-rêverie, dans une traversée sensitive et contemplative.

La proposition est envoûtante et fine, mais les enjeux de ce que l’on voit et entend nous glissent parfois entre les doigts. Entre performance et travail chorégraphique, Sophie semble voguer dans un univers détaché du réel, dans la tentative d’apercevoir son désir d’enfant, parfois avec violence, souvent dans l’impudeur .

Ici se construit la féminité en germe dans l’enfance, qui se fantasme et devient curieuse de tout. Alice prend la main de Sophie pour explorer un autre monde, intérieur et fantasque, peuplée de figures et d’objets baroques. Un monde dans lequel on peut sans doute rencontrer l’autre, rêver aux histoires de sorcières, mais au final, seul le corps dansant de Sophie habite ce monde en gestation.

La fille devient poupée. La poupée est coiffée, désarticulée. La fille devient femme. Femme dominatrice, femme fragile, ou animale. Enfermée dans une grande boîte à musique, la femme est à la recherche de sa peau d’enfant.